

XYZ. La revue de la nouvelle

Sous janvier, la plage

Christiane Frenette



Number 126, Summer 2016

Nouvelle d'une plage : à l'écart du tourisme de masse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81880ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Frenette, C. (2016). Sous janvier, la plage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 42–46.

Sous janvier, la plage

Christiane Frenette

PAS FACILE de trouver des sujets de conversation soir après soir. Nous voici au seuil de notre vingtième soirée. Il en reste cinq, toi et moi ne le savons pas encore.

« C'est long, mourir... », as-tu murmuré, cet après-midi.

Dès que le jour décline, l'anxiété qui t'habite se met à table et te dévore. Pas de chance, les journées sont courtes : tu agonises au cœur de janvier.

J'ai apporté deux couvertures, une bleue pour toi, une grise pour moi. Il fait froid dans ta chambre fade et défraîchie. Une chambre d'hôpital semblable à des milliers d'autres. La tienne est privée, c'est au moins ça. Nous sommes toutes les deux seules dans cette cage à attendre la fin du monde.

« C'est long, mourir... » La phrase tourne en boucle dans ma tête. Un mantra.

Tu ne manges plus que la crème glacée que je t'ai apportée. On m'a permis d'utiliser le frigo de la salle du personnel. Un privilège.

Ce que tu voudrais, c'est échapper à la réalité, ne serait-ce qu'un instant. Plus rien ne réussit à faire diversion. Ni la musique que tu aimes tant, ni ma voix et ses propos maladroits qui encombrent la chambre, souhaitant anéantir l'ennemi.

Seize heures, changement de quart de travail. Une préposée t'apporte un potage, suivie immédiatement d'une très jeune infirmière. C'est la première fois que tu la vois. Comme toutes les autres, elles vont, elles viennent et disparaissent. Elle ne s'est pas présentée, ne t'a pas saluée. Elle prend ta température en regardant au plafond. Quand elle sort, tu tournes la tête vers moi. Sans tes lunettes, tu ne distingues plus les visages. « J'espère qu'elle est gentille, au moins ? » Je réponds oui sans conviction. Pour moi, elle restera l'écrasée de la vingtième soirée.

Évidemment, tu ne touches pas à ton repas. La mort est vorace mais ne raffole pas du potage au brocoli et des biscuits

soda. Dans quelques minutes, j'irai chercher la crème glacée. Tu la mangeras directement au pot, à la cuillère. Je te nourrirai comme un enfant.

Je tire les rideaux de la fenêtre et nous basculons toutes les deux dans ta nuit.

Vers dix-huit heures, déjà tu n'en peux plus. Encore une fois, la soirée sera longue. Tu es étendue sur ton lit, tes yeux fouillent un horizon inexistant, tu cherches un repos impossible, tes vieux doigts s'agrippent aux draps.

« Cette nuit, peut-être... N'importe quand, mais pas maintenant, je ne veux pas mourir quand il fait noir. »

Je n'ai pas la force de répondre. Si seulement tu pouvais dormir, si seulement tu pouvais mourir.

Le scénario m'est familier, depuis dix-neuf jours il reste rigoureusement le même : plus la soirée avancera, plus tu t'agiteras. À un certain moment, tu m'intimieras de m'en aller, je suis là depuis le matin, j'ai une longue route à parcourir pour retourner chez moi, il faut que je me repose... Tu ajouteras : « Et si on engageait une infirmière personnelle pour la nuit ? »

On pourrait te l'accorder sur-le-champ, ton infirmière. Elle s'appelle *somnifère* et on te la refuse nuit après nuit. Au début, j'allais la réclamer au poste de garde, le soir vers vingt heures. Quand je formulais ma demande, le regard du personnel me répondait illico : « Va te faire voir ailleurs. » J'ai cessé d'y aller.

Les infirmières que je préfère sont celles du quart de nuit. Je crois qu'elles m'aiment bien aussi. Il faut dire que je ne les dérange pas. Je ne les vois qu'une petite heure, juste avant la fin de leur nuit de travail. Ce matin, avant d'aller te retrouver, quand je me suis rendue au poste pour prendre de tes nouvelles, l'infirmière en chef m'a répondu, désolée : « Votre mère n'a pas beaucoup dormi cette nuit, elle a crié, elle est très angoissée. J'ai mis une note au dossier à l'attention des médecins. » Ton corps résiste, si tu t'endors tu mourras, crois-tu. On te donne des calmants légers. Qui ne font aucun effet.

Je suis fatiguée. Oui, tu as raison, la route est longue pour rentrer chez moi.

Vers vingt et une heures, la jeune infirmière entre dans ta chambre. « Vous n'êtes pas partie ? » C'est sa façon d'annoncer le *last call*.

Je me risque : « Le médecin a prescrit des calmants sur demande. Ma mère aimerait en avoir un. » Elle s'approche de ton lit, se penche vers toi. « Alors, vous ne vous sentez pas bien ? »

Sur ton visage, je lis ton embarras, ta honte de manquer de courage. Tu balbuties, tu t'épuises, tu es vaincue.

« Vous n'en avez pas besoin, madame. Savez-vous que le meilleur moyen pour vous calmer et dormir, c'est de penser à quelque chose d'agréable ? Pensez à une belle plage au soleil, au bruit des vagues, à la couleur de la mer.

— Ça ne me dit rien, ces histoires-là ! lui réponds-tu, insultée, avec une énergie que je ne te connaissais plus. La jeune femme te tourne le dos et sort sans mot dire.

— Tu parles d'une insignifiante ! L'indignation a toujours été ton principal carburant. Et dans le même souffle, tu ajoutes :

— Bon, c'est l'heure, va-t'en, rentre chez toi, tu es fatiguée.

— Non, je vais attendre que l'infirmière me mette à la porte. »

Une heure plus tard, une autre infirmière se présente. Elle te donne un cachet qui n'aura pas de prise sur ta détresse. Je me lève et enfile mon manteau.

Dehors, le froid glacial de cette fin de janvier interminable me saute au visage. Une neige douce est tombée durant toute la soirée, mais maintenant le ciel est dégagé et la lune, presque pleine, inonde le stationnement des visiteurs. Je reste immobile quelques minutes. Le temps de m'apaiser, de regagner le monde des vivants.

Le stationnement immense et désert, la lune, le bruit régulier des voitures passant sur le boulevard. À chacun sa

Je peux être tranquille, tu ne mourras pas cette nuit. La lune qui court sur la cime des conifères bordant l'autoroute ne cesse de me le répéter. Je pense à la jeune infirmière et à ta réaction. Mon éclat de rire emplit la voiture, c'est bon.

Demain, je t'en reparlerai. Peut-être réussirai-je à te faire sourire. Je te parlerai aussi de cette autre plage, minuscule, celle que tu as tant détestée; de ce chalet loué — une idée de ton mari, mon père — durant plusieurs étés au bord d'une rivière noire et large; de la forêt dense qui entourait les lieux et me terrorisait. Et nous, au beau milieu de ce royaume, comme des expatriés, jouant sans succès à la famille heureuse.

Mais je te parlerai surtout de cet après-midi de juillet, il y a si longtemps, où tout à coup la grâce nous était tombée dessus, à toi et moi. Vous aviez invité des amis. Les hommes avaient rapidement disparu et vous, les femmes, aviez installé vos chaises tout près de la rivière. Je vous regardais de loin, fascinée. Vous ne cessiez de rire et de gesticuler. Puis, tu m'as fait signe, je me suis approchée. Tu m'as entourée de tes bras, ce qui était en soi un événement. Tu as dit que tu avais beaucoup de plaisir avec tes amies et que vous buviez du champagne. Du vrai. Tu as pointé la bouteille du doigt en riant. Je ne t'avais jamais vue un verre à la main. L'alcool et toi n'avez jamais été bons amis, plutôt de féroces rivaux. Tes cheveux étaient défaits, j'ai trouvé que tu ressemblais à une actrice.

L'une d'entre vous a suggéré une balade en chaloupe sur la rivière. Vous vous êtes toutes levées en même temps, tu m'as pris la main et je vous ai suivies. J'étais des vôtres.

Tu t'attendais à ce que je m'assoie à tes côtés. J'ai préféré me placer sur la banquette en face. Pour te voir. Te voir sourire, rire et répondre aux sottises de tes amies. Elles avaient pris les rames, tu régnavs, souveraine, à la proue de cette galère. La tienne s'était évanouie lorsque le bouchon de la bouteille de champagne était parti en orbite.

Quand nous sommes revenues, vous avez retrouvé les hommes qui avaient allumé le barbecue. Je suis retournée à mes jeux pendant que vous dégrisiez en préparant le souper. La grâce était rentrée chez elle.

J'attendrai longtemps que ce moment se reproduise. Je l'attends encore. Surtout depuis vingt jours.

Promis, demain, je serai fidèle au poste : je serai à tes côtés avant le lever du soleil, je serai impatiente en attendant l'ascenseur, je marcherai vite dans les corridors menant à ta chambre. Quand tu me verras entrer, quand tu entendras ma voix, je verrai ton visage se détendre.

Vers quinze heures, avant que la nuit tombe, je devrai peut-être m'absenter quelques minutes. J'irai acheter une bouteille de champagne. Nous la boirons tranquillement toutes les deux, assises face à face sur ton lit qui sera devenu une chaloupe. Personne ne tiendra les rames. Nous nous laisserons dériver jusqu'au bout de la nuit.